

E Lake St

Mèmes sans fin

ADRIAN WOHLLEBEN

Mèmes sans fin

ADRIAN WOHLLEBEN

MAI 2021

Ce qui compte, ce n'est plus l'énoncé du vent, c'est le vent.

—Georges Bataille

LA RÉVOLTE CONTRE LE POUVOIR POLICIER au lendemain du meurtre de George Floyd constitue l'horizon infranchissable de notre temps. Les limites auxquelles elle s'est heurtée définissent aujourd'hui nos possibilités politiques et vitales. Les réflexions que nous livrons ici se proposent de revenir sur une partie de ces écueils. Elles viennent de notes griffonnées à la volée, de conversations entre amis déclenchées par les feux et la fumée d'un long, hot summer [1].

Cet article a d'abord paru en anglais chez nos amis de Ill Will. Étant donné sa longueur et son intérêt, nous l'avons divisé en deux parties, la seconde sera publiée la semaine prochaine.

L'argument principal peut être résumé en quatre propositions:

1. Aujourd'hui l'émergence d'une insurrection repose moins sur l'agrégation et la consolidation d'identités directrices [leading identities] que sur la circulation de pratiques et de gestes conducteurs [leading gestures].

2. Le soulèvement de l'été dernier n'a pas débuté par une campagne aboli-

tionniste centrée sur des réformes politiques, mais par la contagion d'un désir démolitionniste qui a pris pour cible les commissariats, les véhicules de police et les palais de justice. Malgré le fait d'avoir initié une pratique directrice dans l'incendie du Third Precinct [le troisième commissariat de Minneapolis], le mouvement n'a pas été en mesure de la prolonger.

3. La contre-insurrection ne s'est pas uniquement caractérisée par l'usage de manœuvres externes pour défaire le mouvement. Pour mieux gérer et pacifier, elle a aussi canalisé les formes sauvages et décivilisantes de trahison raciale [2].

4. La capacité offensive du mouvement réel, l'été dernier, opérait selon deux modes distincts, l'émeute politique et la casse. Leur extériorité réciproque a limité la puissance de l'insurrection. Pour briser ce dispositif, il faudrait que le besoin de créer des lieux de vie collective ne s'inscrive pas uniquement dans le cadre de l'émeute politique, et que l'intelligence logistique ne se restreigne pas au pillage des magasins. Toutefois, cette tâche implique un saut qualitatif et non simplement quantitatif qui ne connaît pas de stratégie linéaire.

SUJETS LEADERS/GESTES CONDUCTEURS

Il y a quelques années, après avoir été les témoins directs de l'irruption insurrectionnelle des Gilets Jaunes en France, Paul Torino et moi-même avons commencé à nous demander s'il n'était pas plus probable qu'une insurrection capable de suspendre l'ordre dominant n'obéisse pas aux logiques classiques du mouvement social mais relève plutôt d'une logique *mémétique*. Nous avons établi, dans un article écrit à cette époque, une opposition entre les mouvements sociaux classiques et ce que nous avons appelé les mêmes-avec-force [*memes-with-force*] et qui désigne tout conflit réel qui s'agence de manière mémétique en suivant une contagion de gestes.

« Le paradigme du mouvement social désigne un processus par lequel des groupes s'organisent autour de l'expérience particulière qu'ils ont pu avoir avec les institutions sociales (ou autour du vécu particulier de

l'oppression, comme dans le cas de la nouvelle gauche [3]), travaillent pour faire avancer les intérêts de leurs membres respectifs, et se lient à d'autres groupes institutionnels en cours de route. Des comités d'action ouvriers-étudiants de Mai 68 à l'alliance manquée entre les travailleurs SNCF et les occupations d'universités cinquante ans plus tard, ce modèle trotskiste d'organisation continue d'exercer une influence durable sur la capacité à imaginer l'intensification de la contestation [4] ».

Parce qu'ils fondent leur stratégie sur un « dialogue » avec le pouvoir, les mouvements sociaux sont forcés d'accepter et d'agir à l'intérieur d'un certain cadre de vérité, ce qui permet facilement aux élites dirigeantes de les désamorcer, de les enrayer et de les affaiblir (comme nous le verrons plus loin). En revanche, les Gilets Jaunes nous ont montré que les conflits issus d'activités mémétiques sont beaucoup plus difficiles à contenir, car ils ont le pouvoir d'ouvrir un vortex qui invite des cercles de plus en plus larges à s'y engager et à devenir inventifs. Les expériences mémétiques de grande ampleur pourraient-elles (avec beaucoup de tact et un peu de chance) dégénérer en de véritables crises pour la classe dirigeante ? Pourraient-elles ouvrir la voie à des expériences à grande échelle de partage non économique et d'auto-organisation ? Le même serait-il, pour notre époque, le moyen de déclencher des insurrections ?

Lorsque nous parlons de mêmes-avec-force, nous ne faisons pas référence aux mêmes numériques qui servent de propagande pour promouvoir des idéologies radicales, mais à des mouvements qui se propagent *comme* mêmes. En bref, nous affirmons que la force supposée des mouvements sociaux constitue en fait une limite du point de vue de l'insurrection. Les mouvements sociaux se rattachent à des *sujets institutionnels*, ce qui signifie qu'ils sont censés trouver leur origine dans des expériences partagées de souffrances que l'on peut éprouver lorsque nous sommes aux prises avec des institutions. Ces souffrances peuvent provenir de l'intérieur d'une institution, comme l'université dans le cas des étudiants, l'usine pour les travailleurs, ou encore du fait d'en être exclu, comme lorsque l'État refuse de donner des papiers aux immigrants, que des jeunes font l'expérience

d'une police raciste, etc. Les mouvements sociaux ont du sens s'il s'agit d'essayer de rectifier ou d'améliorer une institution puisqu'ils sont conçus comme une négociation entre inférieurs et supérieurs, ou entre bénéficiaires et prestataires de services. Mais que faire si l'on veut renverser la société capitaliste ? Selon la mythologie de la gauche, le potentiel révolutionnaire des mouvements sociaux dépend de ce qu'on appelle la « convergence des luttes », moment souvent invoqué mais rarement atteint dans lequel différentes luttes se rejoindraient soudainement en une force de combat commune grâce à la « solidarité ». Si la gauche états-unienne a renoncé depuis des décennies à formuler une stratégie susceptible de produire de la rupture révolutionnaire, la gauche « intersectionnelle » d'aujourd'hui reste pourtant sous-tendue implicitement par cette logique de convergence. Malheureusement, de telles convergences ne fonctionnent jamais : les innombrables séparations sociales, les « intérêts » étroitement circonscrits et les hiérarchies déniées sont inhérents aux mouvements sociaux et garants de ce que chacun reste à sa place ; et qu'il n'y ait rien d'autre à espérer que des victoires défensives, et intégrées dès le départ dans les mouvements sociaux, garantissent que chacun reste à sa place et empêche d'espérer autre chose que des victoires défensives. Avec son cycle d'expansion-récession dépressif, le modèle classique du mouvement social absorbe et épuise, année après année, les énergies nouvelles et radicales ; il n'a pour finalité que d'escamoter, sous un cynisme démoralisant, les réelles possibilités révolutionnaires de notre temps.

Le même nous intéresse parce qu'il offre la possibilité de surmonter ou de contourner ce problème. Son caractère intrinsèquement viral permet de coordonner et de réunir la rage et la colère de toute sorte de personnes sans qu'elles ne soient canalisées par des institutions.

Soyons clairs dès le départ : il n'est pas question de nier ou d'éviter les contradictions sociales. Il n'échappe à personne que la domination de classe et l'abjection raciale sont à la source de la logique de la souffrance sur cette terre. Mais comment *se compose* un soulèvement contre l'exploitation et l'infamie ?

La rationalité politique dominante nous a appris à croire que le des-

tin des soulèvements dépend de l'identité des acteurs impliqués (étudiants, Noirs, femmes, ouvriers, migrants, etc.), car c'est ce qui détermine la radicalité des « revendications » que le mouvement peut imaginer formuler, ainsi que les concessions permettant sa pacification. Par conséquent (en suivant ce raisonnement), la lutte ne peut espérer être victorieuse qu'à la condition d'être menée par ceux dont les revendications sont tellement radicales que le système ne pourra pas y répondre. Le problème de la composition apparaît donc, dans cette perspective, comme réductible au contenu social des luttes. Qui mène la lutte ? Qui est aux commandes ? Quelles revendications ont été privilégiées ? Les militants de la classe moyenne ont-ils récupéré le mouvement ? Les personnes qui auraient *dû* rejoindre le mouvement du fait de leur position sociale ont-ils fini par se tenir à l'écart, et si oui, comment l'expliquer ? La plupart des analyses de l'été dernier se sont concentrées sur l'identité de classe et de race des participants, alors qu'en comparaison, la grammaire de l'action qui a traversé le mouvement a été bien moins prise en compte.

Mais qu'en serait-il si nous déplaçons un instant notre attention de l'identité des protagonistes et de leurs « intentions » vers les pratiques du mouvement ? Et si la condition préalable à une révolution ne dépendait plus aujourd'hui d'une autorité sociale et du potentiel unificateur d'une « identité directrice » [leading identity] (la classe ouvrière, les subalternes, les lumpens, les autochtones, les Noirs, etc.), mais se trouvait plutôt dans la contagion et la ramification des *gestes conducteurs* [5] ?

Si les groupes sociaux tiraient autrefois leur légitimité à diriger les luttes de revendications historiques et morales, les gestes, aujourd'hui, ne « dirigent » pas de la même manière. Un geste *dirige* en (1) étant copié et imité, en accumulant des occasions de répétition ; (2) en réorganisant de force le champ d'intelligibilité dans lequel il s'insère, en changeant les coordonnées du problème, de sorte que les pratiques voisines doivent être repensées et réorganisées en réponse à ce geste, même si ce n'est que temporairement ; (3) parce qu'il favorise d'autres interventions autour de lui, il « par[t], fui[t], mais en faisant fuir [6] ».

Le propre du geste conducteur est d'accueillir et de transporter l'in-

dignation, l'agressivité et la joie féroce d'une multitude d'antagonistes singuliers. On peut mesurer la réussite d'un acte décisif à sa cohésion, à sa résonance et à sa contagion.

« Des camionneurs en colère contre les réglementations en matière de surveillance s'organisent en autonomie via des groupes Facebook et bloquent les autoroutes et les centres-villes avec leurs opérations escargots [7]. Non seulement d'autres camionneurs s'emparent rapidement de ce geste, mais ils sont bientôt rejoints par des habitants qui viennent avec leur véhicules et leurs propres raisons, jusqu'à déborder entièrement les camionneurs. Tout cela forme des convois de véhicules qui sillonnent les centres-villes... »

Des policiers sont filmés en train de se faire copieusement asperger [8] par une foule d'adolescents en furie alors qu'ils tentent de disperser une bataille de pistolets à eau. En l'espace de quelques jours, des foules de jeunes traquent et arrosent des policiers à travers deux états...

[Au Chili], en réaction à la hausse des tarifs des transports en commun, des adolescents organisent un jeu subversif appelé « Évasion massive » [9] qu'ils diffusent largement sur les réseaux sociaux. Ce jeu transforme une forme de subversion quotidienne et individuelle (ne pas payer le train) en un geste collectif que d'autres groupes peuvent s'approprier. La répression du jeu ne fait qu'accroître sa propagation, entraînant une séquence insurrectionnelle encore inachevée à ce jour [10] [Ndt] Mouvement qui sera ralenti par la pandémie de... »

De même qu'il est absurde de parler de « révolutionnaires » en dehors des révolutions, les gestes ne sont libérateurs qu'en fonction de la situation dans laquelle ils apparaissent. Ce qui compte, c'est l'espace de jeu qu'ils ouvrent, la manière dont ils *invitent* à des réponses autonomes chez n'importe qui (« Yes, and... » [11]), ce qui compte, ce sont les expériences qui se développent au fur et à mesure que de nouvelles personnes s'y engouffrent.

La marque du même-avec-force, c'est qu'avant qu'on se rende compte qu'il se passe quelque chose, des milliers de personnes se sentent soudainement autorisées à prendre des initiatives et commencent à attaquer la source de leur souffrance depuis l'endroit où elles se trouvent.

Le mouvement *Occupy* de 2011 comme celui contre la loi Travail de 2016 en France (et son cortège de tête [12]) se sont combinés avec un ensemble de gestes mémétiques à la grammaire conventionnelle de la gauche et des mouvements sociaux [13]. Toutefois, la première révolte de grande ampleur qui a éclaté selon une logique entièrement mémétique a été le mouvement des Gilets Jaunes en France. Là, le geste qui a permis à chacun de se placer sur un plan commun a été d'« enfiler un gilet ». Si les mêmes peuvent circuler au-delà des frontières, qu'elles soient institutionnelles ou nationales, ce n'est pas parce qu'ils seraient d'une certaine manière « universels ». Au contraire, on s'empare toujours des mêmes pour des raisons *locales*, même si celles-ci résonnent avec des formes plus larges de violence sociale (austérité, atomisation, abjection, etc.). Contrairement aux organisations politiques qui génèrent de la cohérence en traduisant des expériences de violence singulières en idéologies partagées, on peut enfiler un gilet jaune, se présenter à un rond-point et conserver sa singularité. L'appartenance à une organisation politique se fait parce qu'on y adhère, mais pour se joindre aux gestes, il suffit de les répéter et d'y introduire des variations. Cependant, la différence ne concerne pas seulement « l'appartenance » et la façon d'appartenir, mais aussi *la manière* de se battre. Alors que le mouvement social a tendance à exprimer le conflit selon les revendications qu'il adresse à une institution (frais de scolarité, salaires, papiers, etc.) un même-avec-force ne s'accompagne pas d'un ensemble de revendications pré-établies, pas plus qu'il ne soit nécessaire d'appartenir à un certain groupe social pour y prendre part. Puisqu'ils nécessitent peu de préliminaires, de prérequis ou de conditions préalables, les mêmes permettent aux individus de se côtoyer tout en préservant les raisons pour lesquelles ils combattent et nous invitent ainsi à compter sur notre capacité singulière à évaluer la situation. Ces particularités présentent l'avantage de permettre aux mouvements mémétiques de tirer parti des formes de vie *antépolitiques*

[14] auxquelles chacun d'entre nous participe déjà : on peut penser aux hooligans et aux ultras qui ont pris part au soulèvement du parc Gezi en Turquie, aux réseaux d'entraide et aux centres autonomes qui ont approvisionné les rangs des *frontliners*, ou encore aux clubs de motards et aux pilotes acrobates dont les moteurs vrombissant sont devenus une caractéristique sensorielle permanente du soulèvement George Floyd. Lorsque les conflits éclatent, ces formes de vie antépolitiques acquièrent soudainement un potentiel inédit, elles se plient, s'entrecroisent et s'entrelacent comme autant d'éclats de lumière à travers le kaléidoscope de l'événement ; elles jettent de l'huile sur le feu. Lorsque des forces de combat se combinent de cette manière, elles peuvent croître et se multiplier suivant des chemins qui collent au contexte réel de la situation, sans s'appuyer sur des rituels passésistes légués par la gauche institutionnelle. Et comme il n'existe aucun sujet défini que l'on pourrait amadouer ou acheter pour apaiser le conflit, aucune fin des hostilités ne peut être contenue à l'avance dans le mouvement [15]. Si les antagonismes mémétiques rencontrent toujours une limite dans la réalité, ils sont, au niveau formel, illimités puisqu'ils n'envisagent pas d'horizon de réconciliation.

Ce lien étroit entre mêmes et formes antépolitiques garantit que la politique reste connectée à notre vie quotidienne intime, dont elle fait également une arme. En même temps, les mêmes seront par nature arrachés à leur contexte et à leurs créateurs, puisque n'importe qui peut les prendre et changer leur orientation [16]. La mémétique se loge dans ce *tenseur* entre intimité et anonymat, entre banalité et contagion : son locus, c'est le point de bascule où la vie devient combat, où des pratiques et des cultures apolitiques comme chanter « *Baby Shark* [17] » pour rassurer un gamin angoissé, sauter les tourniquets du métro [18] deviennent soudain magnétiques et se retrouvent incorporées comme les pièces d'une machine dans une formation de combat. Le vrai secret, celui que l'idéologie occidentale s'est toujours efforcée de dissimuler, c'est qu'*il n'y a pas de séparation entre la « politique » et la « vie »*. Il n'y a qu'une seule surface plane (l'expérience, la vie quotidienne) articulée selon différentes grammaires de la souffrance et peuplée d'innombrables formes antépolitiques atteignant ici et là un seuil

d'intensité qui les polarise, souvent (mais pas toujours) au contact d'événements plus vastes [20]. Ce qui importe, c'est d'identifier, dans telle ou telle situation, comment des conflits aimantent des pratiques non reconnues, inappropriées, anonymes, issues de la vie quotidienne et quelle portée potentielle chacune de ces pratiques peut encore renfermer.

Il est certes difficile d'imaginer qu'aujourd'hui, une insurrection aux États-Unis puisse prendre la forme d'un regroupement discipliné de groupes sociaux minoritaires – comme par exemple des foules qui se cristalliseraient en « classes » en prenant appui sur la solidarité, ou des militants racialisés qui formeraient de nouveaux groupes combattifs et séparatistes [21]. Par contre, il est bien plus facile d'imaginer que des actions se propagent, répondant intelligemment à leur situation, et s'intensifiant dans de grandes expériences de partage communiste à différents niveaux. Que ces expériences puissent approcher l'horizon de l'insurrection dépendra du fait qu'elles donnent suffisamment de puissance d'un point de vue matériel et éthique pour que des millions de personnes finissent par ne plus désirer de retourner à la vie normale et à l'économie bourgeoise.

S'il n'y a rien de mal à prêter attention voire à participer à des mouvements sociaux organisés autour de revendications institutionnelles ou qui portent sur la reconnaissance des identités, nous ne devons pas pour autant y voir le terrain d'une victoire à part entière, mais le laboratoire de nouveaux mêmes-avec-force. Dans cette optique, les insurgés ont pour objectif de propager les mêmes à travers les mouvements sociaux, comme on implanterait un virus sur un serveur ennemi. Le black bloc était un de ces virus. Les convois de voitures en étaient un autre. Un troisième, l'occupation de places (une tactique qui tend aujourd'hui à s'épuiser, du moins en Amérique du Nord). Quelles formes d'action constituent la pointe de ce qui est pensable aujourd'hui ? Quels gestes mineurs ont déjà émergé, mais ont manqué l'occasion de se répandre ?

Ouvrez le vortex, multipliez le même jusqu'à le rendre ingouvernable [22]. Répétez, développez, inventez. Faites votre possible pour vous assurer que le mouvement reste accueillant, ouvert et qu'il puisse s'étendre à de nouvelles personnes. Essayez d'empêcher qu'une idéologie ne devienne

hégémonique – et pas simplement les idéologies d'extrême-droite, mais aussi celles d'extrême-gauche [23]. Ce n'est qu'ainsi que nous pourrions créer des conditions favorables pour que des expériences à grande échelle où la vie ne sera plus soumise à la loi de l'argent, du calcul et de l'abjection raciale émergent.

Le parti, ce n'est pas ses fins mais ses gestes. Il n'est que ce qu'il fait. Et – comme la substance chez Spinoza – il va toujours aussi loin qu'il peut.

DÉMOLITION/ABOLITION

La première phase du soulèvement George Floyd était qualitativement différente du mouvement social *orienté-réforme* qui fit tout son possible pour le supplanter. La foule, grâce à une intuition pratique et spontanée, a répondu avec une grande logique aux forces qui ont assassiné George Floyd : repousser la police, saboter ses bases, couler sa flotte. Détruire les lieux qui à partir desquels leur violence est organisée (commissariats, annexes, palais de justice), détruire aussi les voitures et les fourgons qui permettent sa circulation. Contrairement aux campagnes abolitionnistes qui visent à « définancer » les services de police [*defund the police*] ou (dans leur version la plus faible) à encadrer les services de police à l'aide de « *civilian review boards* [24] » (un cadre discursif et dialogique, basé sur la revendication et qui laisse l'initiative à l'État) le *démolitionnisme* vise à écraser matériellement les organes du pouvoir de l'État, à ce qu'il devienne impossible, socialement et logistiquement, que la police et les tribunaux prétendent pouvoir gouverner. En bref, à rendre la situation ingouvernable, et que ceci soit *flagrant* aux yeux de tous. C'est la pratique démolitionniste qui a brûlé le *Third Precinct*, pas la politique abolitionniste. Et que dire des centaines de commerces pillés qui ont ponctué ce coup d'éclat historique ? Il est important de rappeler que le pillage n'est pas simplement une attaque contre la forme marchandise, ni juste une forme de consumérisme illégal. C'est aussi le moyen le plus direct que détient la foule pour concrétiser, exposer et ressentir le pouvoir qu'elle a arraché à l'État et à sa police, le moyen le plus direct de rendre ce pouvoir réel, de le réaliser. Aucune autre pratique ne

confirme plus directement l'absence de contrôle policier sur un territoire, la suspension et l'inopérabilité de la loi que le pillage [25].

Que l'incendie d'un commissariat se soit révélé être un mème, tout le monde a pu s'en rendre compte pendant les premiers jours de la révolte. À peine le *Third Precinct* de Minneapolis commençait-il à brûler qu'une foule de personnes essayait d'en incendier un autre. À Brooklyn [26], Reno [27], Portland [28] notamment, on a pu voir des tentatives similaires. Le 29 mai 2020 à Minneapolis, une bataille féroce a eu lieu pour s'en prendre au Fifth Precinct. Comme ce fut le cas pour le *Third*, les policiers sont montés sur le toit, ont lancé des grenades assourdissantes et ont tiré des balles en caoutchouc pour forcer les contestataires à rester à distance. La foule avait bien l'intention de renouveler le succès des jours précédents. En témoignent non seulement l'incendie d'une série de bâtiments gouvernementaux qui se trouvaient de l'autre côté de la rue et le long du pâté de maisons, mais aussi tout bonnement les cocktails Molotov lancés littéralement sur les murs extérieurs du commissariat. Il sera difficile d'en être certain, mais il est fort probable que le cinquième commissariat *ait en fait été évacué* pendant les affrontements : les policiers ont bloqué le passage et repoussé la foule dans un centre commercial voisin sous un déferlement de gaz et de grenades assourdissantes. La foule a courageusement tenté une dernière avancée vers le commissariat, mais au final, elle n'a pas pu rompre les rangs de la police avant l'intervention de la Garde nationale. L'attaque d'un second commissariat a été menée mais perdue. L'oeuvre logique du mouvement ne pouvait être continuée.

Une nouvelle occasion décisive de poursuivre le mème fut Seattle. Si après le retrait de la police, certains éléments ont incité la foule à brûler le commissariat, des fantasmes paranoïaques combinés à des décisions forcées et arbitraires (destruction *ou* occupation, etc.) ont néanmoins fini par les en dissuader. Résultat, retour à la tactique d'occupation familière à la gauche, la même qui était popularisée par *Occupy* ou plus récemment par les manifestations anti-ICE [29] [30]. Seattle n'étant pas parvenu à reproduire le mème de l'incendie de commissariats, la première phase de la rébellion prenait fin. D'autres villes ont manqué de peu cette occasion : de brefs incendies ont eu lieu dans les palais de justice de Oakland, Port-

land, Nashville et Seattle, ou encore dans les bâtiments en construction d'un nouveau centre de détention pour jeunes à Seattle, mais aucune d'entre elles ne s'est s'élevée au niveau de Minneapolis [31]. Il a fallu attendre les révoltes en Colombie [32] et au Nigeria [33] pour que l'attaque contre l'infrastructure policière au Minnesota soit reproduite mémétiquement avec succès, et que le niveau soit ainsi relevé.

D'autres l'ont déjà remarqué [34] : l'équilibre entre le sens et le *geste* est dynamique et fluide. Dans certaines luttes, les slogans, les idées et la pensée ne sont pas à la hauteur des tactiques et des gestes dans lesquels nous nous engageons, et nous nous retrouvons à exiger des choses que nous possédons déjà, ou à formuler les choses dans des termes ou par des oppositions que le mouvement a déjà dépassées au niveau pratique. D'autres fois, la pensée prend de l'avance sur le répertoire tactique, de sorte que tout effort pour élaborer une pratique appropriée à l'orientation émotionnelle de la conflictualité et aux idées des gens semble ne pas être à la hauteur. Quand le soulèvement George Floyd a cessé de développer son même central, le manque de perspectives a permis à ce qu'un *dispositif de mouvement social* se greffe à la confusion et redessine les enjeux du conflit [35].

TRAHISON RACIALE ET MOUVEMENT RÉEL

Vu de l'extérieur, le soulèvement George Floyd résulte d'une coalition historiquement aberrante entre des identités socialement contradictoires. Si ce langage fait sens d'un certain point de vue sociologique, il ne peut formuler l'expérience d'une personne à la peau blanche qui se serait impliquée ardemment dans le mouvement que par la négative, depuis la posture de la « trahison de race » [36]. Il n'arrive pas à le faire positivement. Or, la rhétorique de la trahison raciale, parce qu'elle n'interprète les actions que par la posture subjective véhiculée dans la structure ou le « schéma » des castes raciales, appréhende, certes, la situation correctement, mais de manière extérieure, du côté de la gouvernance. Pendant ce temps, la phénoménologie de la trahison raciale – l'analyse d'une subversion qui vient de l'intérieur – n'est toujours pas décrite.

Rien n'est plus intimement réel que de naviguer dans la foule, les uns à côté des autres, anonymes, attirés comme des papillons de nuit vers les flammes. Qualifier l'expérience des émeutes de l'été dernier de « trahison » revient à ne la lire qu'à travers la mise au ban qui structure la société civile raciste, et implique également de passer sous silence le penchant auquel l'évènement de l'émeute s'abandonne. Ce qui pourrait apparaître de l'extérieur comme une trahison des normes hégémoniques ressemble davantage, vue de l'intérieur, à son contraire. De ce point de vue, il s'agit plutôt de *recouvrir* une forme d'expérience qualitative dont la société bourgeoise racialisée nous a privé : d'être présent, lumineusement et avec assurance, dans une situation commune, riche d'enjeux concrets, de risques et de dépendances partagées. Une occasion d'exprimer que nous n'appartenons pas à l'ordre historique dominant. Avant de pouvoir trahir nos identités assignées, nous devons d'abord cesser de *nous trahir nous-mêmes*, cesser la perpétuelle trahison et la mutilation de nos sens exigées par la « religion sensible » de l'Empire [37]. Tandis que la « trahison raciale » observe cette séquence depuis l'extérieur, nous y substituons une perspective interne ou modale, c'est-à-dire centrée sur la grammaire de l'action et l'expérience de la présence. C'est depuis ce point que nous parlons de *mouvement réel*.

Pour comprendre des événements politiques comme le pillage ou les affrontements contre la police dans leur entièreté, il faut aussi penser que c'est la restauration de l'expérience qui rend d'abord possible de telles attaques, une restauration de nature *éthique*. Par « mouvement réel », je fais non seulement référence à un répertoire spécifique de méthodes et de gestes, mais aussi à la restauration de la confiance qu'il sous-tend, à une certaine présence au monde qui nous habite et dont ce répertoire témoigne. *Tout soulèvement se caractérise d'abord par l'explosion de confiance vitale en nos propres perceptions, la volonté soudaine de prendre au sérieux notre propre vie, de la considérer comme le lieu et la source de la vérité « légitime ».* Les émeutes de l'été dernier n'auraient jamais eu lieu sans une singularisation de ce type, qui nous amène à refuser de nous dissocier de nos perceptions, de notre contact avec le monde. Avant d'entreprendre la démolition de « l'état actuel des choses », l'émergence du mouvement réel coïncide avec

l'assomption messianique de notre advenue singulière au monde : la neutralisation des médiations, la fin de l'attente, le moment où nous cessons de demander la permission ou de dialoguer et où s'enclenche ce qui fait sens pour nous, ce qui suit notre propre logique. « Comme l'a tagué un vandale avisé sur un mur de Minneapolis : *'Welcome back to the world'* » [38].

Ce mouvement éthique interne se répercute dans la grammaire d'actions émeutières. La première semaine du soulèvement l'été dernier (mais aussi l'explosion à Kenosha, la résurgence des pillages en août à Chicago, les événements à Philadelphie qui ont suivi le meurtre de Walter Wallace [39], etc.) a été marqué par l'absence radicale des pratiques classiques du discours politique. Très peu sont ceux qui ont pris la peine de s'identifier ou de se subjectiver, il n'y a eu pratiquement aucun dialogue formel ou informel avec l'État, aucune assemblée, réunion publique ou autre forme quasi-démocratique ne s'est tenu et personne n'a eu besoin de valider des décisions. Contrairement à la politique classique occidentale, caractérisée par un discours amputé selon lequel les citoyens se réunissent pour débattre d'idées dans un espace formellement séparé du domaine de la vie quotidienne, là, si quelqu'un voulait « dire quelque chose », il le taguait sur les vitrines ou les murs des entreprises ou sur les propriétés de l'État. Ce lien entre le *geste* et la *pensée* est caractéristique du mouvement réel. Nous pourrions même dire que le véritable mouvement commence au moment où les gens cessent de chercher une source extérieure pour légitimer leurs actions et commencent à faire confiance à leur propre sensibilité, à leur propre perception de ce qui est logique et de ce qui est intolérable. À partir de ce moment, l'ensemble du dispositif de la politique officielle commence à s'effondrer, se révèle être un enfer managérial.

Dans la mesure où le mouvement réel indique une sortie du dispositif de la politique classique, nous pourrions être tentés de le qualifier d'« anti-mouvement » ou de mouvement « anti-politique ». Cependant, ces expressions formulées à la négative portent à confusion [40]. Ce dont il est question, c'est que l'action conflictuelle s'émancipe des règles et des usages établis, c'est-à-dire qu'elle sort du « jeu » logocentrique dans lequel la politique trouve sa consistance dans les discours, les opinions et les

programmes idéologiques ; et que ce jeu soit remplacé par un autre [41]. Comme Blanchot le savait en son temps, toute « rupture avec les pouvoirs en place [...] avec tous les endroits où le pouvoir prédomine » doit aussi être une rupture avec « un discours qui enseigne, qui conduit, voire même [avec] n'importe quel discours ». Mais, et il s'empresse de le souligner, « il ne s'agit pas simplement d'un moment négatif », il s'agit de comprendre que ce moment est un « refus qui affirme, libérant ou maintenant une affirmation qui n'aboutit à aucun arrangement, mais qui défait les arrangements, même les siens, puisque le refus est lié au dérèglement ou au désordre, voire au non-structurable [42] ». Hannah Black l'a joliment exprimé : « Le communisme est un mouvement qui nous éloigne de l'État et nous rapproche les uns des autres. Tout ce qui se passe dans la rue est une leçon, car c'est un point de contact [43] ».

Cependant, il n'est pas facile d'identifier ou de nommer avec certitude ce qu'il reste de « la communauté » dans le mouvement réel depuis l'extérieur. Parler de la fidélité à ses penchants, ou de cesser de se trahir soi-même, ce n'est pas encore véritablement parler de communauté avec les autres. Convoquer un nouveau sujet politique ou une nouvelle « espèce » (« les révoltés du mouvement George Floyd ») comme l'ont fait certains amis [44] ne résout pas le problème mais ne fait que l'éviter. Ce n'est ni un hasard ni un oubli si les États-Unis n'ont pas de mot pour décrire la trahison raciale de l'intérieur. Peut-être devrions-nous inverser les termes du problème : si la racialisation tire ses origines d'un schéma triangulaire dans lequel l'humanité d'un sujet plein et celle d'un sujet partiel sont articulées autour d'une troisième position, celle de l'abjection, du non-sujet (nous y reviendrons plus loin) ; la trahison raciale en Amérique, elle, s'inscrit dans une longue lignée de désertion et d'opacité qui refuse volontairement d'apparaître sur la carte de l'histoire dominante. De la colonie perdue de Croatan [45] aux guerres des Lowry [46], de la révolte sécessionniste de Nathaniel Bacon à l'État libre de Jones [47], une histoire [48] puissante mais souterraine de désertion raciale et de sécession anonyme a ponctué l'histoire états-unienne depuis ses débuts [49]. Comme Kiersten Solt le souligne avec raison, « contrairement à ce que propose toute perspective

spectaculaire, la relation entre les éléments révolutionnaires et ceux qui aspirent à devenir leurs représentants ne peut être que celle d'un conflit persistant et asymétrique [50]». Que la société civile ait eu le choix de s'allier à la débâcle économique des plantations anglaises ou qu'elle s'intègre aujourd'hui sur le mode de l'entreprise au bel enfer du capitalisme racial et du spectacle ; le fait primaire, brut, du mouvement communiste réel dans ce pays a toujours répondu à cette simple formule : *recouvrir l'expérience = décomposition du social ; la commune en tant que désertion de l'expérience sociale qui nous est offerte*. La communication vécue lors des émeutes de l'été dernier s'inscrit dans cette ligné : il s'agissait d'un « mouvement de contestation qui, partant du sujet, le bouleverse, mais dont l'origine plus profonde est la relation à l'autre, à la communauté elle-même [51] ». Comme l'observe Keno Evol, réunir des forces offensives, c'est aussi construire en permanence des « relations d'attention soutenue » qui, ajoutons-le, restent perpétuellement illisibles pour l'ordre spectaculaire [52].

LE DISPOSITIF DU MOUVEMENT SOCIAL

Comment le mouvement George Floyd a-t-il été maîtrisé ? Il y a soixante ans, un expert de la théorie de la guerre contre-insurrectionnelle a résumé sa stratégie fondamentale dans une formule lapidaire : la tâche de la contre-insurrection est de « construire (ou reconstruire) une machine politique de prise en charge de la population [53] ». Prise au premier degré, cette formule apporte une nouvelle perspective sur la répression du mouvement George Floyd de l'été dernier.

L'usage de grenades assourdissantes et de gaz lacrymogène n'a pas été la seule et première cause de la pacification de la révolte. Il a fallu mener une guerre sur le sens même de la guerre pour y arriver. En réponse à la confiance que le soulèvement a eu en lui-même et à sa capacité messianique à trouver ses propres fondements, les forces de l'ordre n'ont pas seulement tenté d'« écraser » frontalement les formes de rébellion et de rupture les plus intenses et les plus menaçantes, mais ont également déployé des modes de décalage et de capture *soft* destinés à réduire les enjeux du conflit. Elles le

traduisent ainsi en mouvement social. Ce mécanisme de traduction-pacification du mouvement réel peut être appelé *dispositif du mouvement social*.

Comme le rappelle Laurent Jeanpierre, même lorsqu'ils s'opposent aux institutions officielles de la société, les mouvements sociaux « sont aussi, même si cela contrevient au sens commun, des institutions. [Ils] disposent de règles légales et coutumières – les règles du jeu contestataire –, plus ou moins anciennes et solides, qui les dépassent et sont au-dessus d'[eux] [54] ». En 2014, les médias d'État, la gauche et la police ont écrasé la révolte de Ferguson non seulement en gazant, en frappant et en arrêtant les insurgés dans la rue, mais aussi en canalisant le mouvement lui-même dans le cadre d'une politique de gauche (Black Lives Matter™). Aujourd'hui, les campagnes « *Defund the police* » jouent un rôle similaire [55]. L'opération est toujours la même : coincer le soulèvement dans une forme de dialogue atténuée et autorisée entre citoyens reconnus, et marginaliser ou criminaliser toute forme d'action ou de communication qui ne s'inscrit pas dans ce dialogue. Le fait que le dispositif tire autant profit de l'existence de moyens institutionnels que de contestations peu perturbatrices ne doit pas nous induire en erreur quant à sa signification essentielle : il s'agit de neutraliser et de pacifier la confiance collective et réjouissante que le mouvement a insufflée chez des milliers de personnes en colère. En déplaçant les termes de la confrontation de la vague démolitionniste vers des revendications abolitionnistes, le dispositif du mouvement social modifie les termes du conflit, réorientant les formes brutes et non médiatisées de coopération, de révolte et d'action qui ont initié le mouvement vers une grammaire dialogique de la politique admise, afin de mieux le gérer et le pacifier.

De plus, s'il est habituel d'associer le terme « mouvement social » à la contestation du pouvoir étatique ou économique (qu'il provienne de la gauche ou de la droite), les institutions dominantes adoptent aussi spontanément sa forme lorsque leur légitimité est remise en cause. Nous le constatons à la fois à un premier niveau, lorsque des policiers et des commerçants mobilisent des récits de victimisation pour éviter le discrédit, mais aussi à un niveau plus profond qui pénètre jusqu'au cœur même de la matrice raciale de ce pays.

Certains habitants de Saint-Louis se souviennent peut-être d'un moment grotesque en 2017 quand, après avoir dû abandonner le centre-ville aux mains de manifestants déchaînés pendant plus d'une heure, les policiers, reprenant le contrôle, ont ressenti le besoin de crier à l'unisson : « *Whose streets ? Our streets !* ». La nuit suivante, le siège du syndicat de police a vu ses fenêtres brisées, ses murs tagués et ses véhicules de service vandalisés. Le syndicat a répondu en affichant sur sa porte une pancarte : « Ouvert. Nous ne serons jamais vaincus ». Un porte-parole du syndicat a déclaré à la presse ce jour-là que les vandales « tentaient de nous intimider », qu'ils « nous avaient déclaré la guerre » – et de fait, depuis cet événement, les policiers de ce pays n'ont cessé de se plaindre de subir la « haine » de la population. Combien de fois les policiers ont-ils « posé un genou à terre » comme Colin Kaepernick, l'été dernier ? Mais cela ne concerne pas seulement la police. Lorsque les propriétaires écrivent sur les vitrines de leurs magasins « propriétaire issu d'une minorité » dans l'espoir d'échapper au pillage et à l'incendie, nous voyons une logique similaire en jeu : la petite bourgeoisie, voyant que le régime de propriété est remis en question, traduit son droit à la propriété dans le langage des politiques de l'identité utilisées par les courants « anti-oppression » du mouvement social. Dans les deux cas, c'est comme si une structure socio-institutionnelle en déroute, constatant que sa légitimité est mise à mal, se mettait soudain à parler non plus dans les termes de la voix majoritaire de la loi mais plutôt dans ceux de n'importe quelle clique ou bande organisée. En reprenant les chants des manifestations et les slogans des pancartes, la domination sociale adopte spontanément les contours du mouvement social pour réaffirmer sa crédibilité.

Plus profondément, cependant, si aucun mouvement social ne peut renverser l'ordre racial de ce continent, c'est parce que celui-ci provient à l'origine d'un mouvement social. Le *diagram racial* qui structure les Amériques ne commence proprement pas à Port Comfort, en Virginie, en 1619 [56]; il a été forgé exactement cent ans plus tôt, sous la forme d'un plaidoyer pour répondre à la souffrance des « Indiens » (en partie civilisés, en partie sauvages), à laquelle l'esclavage des Africains offrait

une *solution* [57]. La proposition d'importer massivement des esclaves du Portugal vers les Amériques était l'une des premières "réussites" de la rationalité décoloniale alors naissante, lorsque le grand « protecteur des Indiens » Bartholomé de Las Casas a proposé, lors de son audience de 1520 avec la couronne, de remplacer la main-d'œuvre récalcitrante et en déclin démographique des populations indigènes par des Africains, groupe qu'il pensait « mieux adapté » à une vie de labeur éreintante qui conduit à une mort sociale [58]. C'est par le biais du geste civilisateur de Las Casas que l'oppression des Noirs est entrée en Amérique, par la distinction entre les prétendants légitimes au manteau de la civilisation (ses partenaires mineurs) et ceux qui ne peuvent ni ne veulent jamais y trouver une place, parce qu'ils ne figurent pas sur sa « carte anthropologique » [59]. L'analogie civilisationnelle entre le colon et le Natif que Las Casas a mobilisée dans sa lutte pour garantir la reconnaissance des « Indiens » au sein de la communauté universelle de l'humanité était fondée à la fois économiquement et ontologiquement sur la fongibilité [60] des esclaves africains. En d'autres termes, lorsque le racisme envers les Noirs a pour la première fois navigué vers les Amériques, il s'était déjà racheté une conscience sous le drapeau de la politique de respectabilité.

L'ordre racial du « Nouveau Monde » n'a fonctionné comme machine binaire (civilisé/sauvage) que pendant une trentaine d'années ; dès les années 1520, il est devenu une structure ternaire (majeur/mineur/non-sujet). Sa ratification a été instauré par un antiracisme décolonial qui avait compris que, si l'on voulait que les « Indiens » deviennent des partenaires subalternes de la civilisation occidentale, il ne fallait pas remettre en cause l'esclavage des Africains. Bien sûr, si Las Casas a plaidé cette cause auprès de l'Empire pendant près d'un demi-siècle, cela n'a guère contribué à arrêter le génocide des Natifs américains. En revanche, cela a servi à instaurer un dispositif social triangulaire qui est aujourd'hui toujours en place. Ce n'est qu'une ironie apparente si Las Casas, « l'homme vilipendé à plusieurs reprises pour avoir encouragé, en hypocrite, les débuts de la traite des esclaves africains », soit plus tard considéré comme « l'un des pères spirituels et philosophiques du mouvement abolitionniste né un siècle et demi après

sa mort [61] ». Si cette ironie a perduré tout l'été dernier, elle s'est depuis dissipée. Par son moralisme, son pseudo-universalisme, la naïveté de sa foi dans les valeurs chrétiennes et dans sa conscience de classe dominante, Las Casas reste le père caché de la gauche occidentale *avant la lettre*. Le fait que l'institution d'asservissement des Noirs – l'esclavage – ait traversé l'Atlantique validée par un geste humanitaire salvateur nous rappelle avec pertinence que l'Occident est une civilisation qui ne peut sauver les uns de sa main *gauche* qu'en conduisant au fouet les autres de sa main droite.

Ce point de vue nous fournit également un indice sur la manière de (et de ne pas) lutter. La fonction ultime du diagram racial ternaire n'était pas seulement de légitimer la rapine et l'asservissement des vies non-européennes, c'était aussi un effort désespéré pour colmater les fissures qui menaçaient la fiction de sa domination : la fiction en soi d'une civilisation unitaire. Afin de défendre l'idée que la prétention chrétienne à la vérité absolue était universelle et pour affronter la crise anthropologique majeure qui la menaçait de *l'extérieur* (« la possibilité d'une multitudes d'autres mondes concrets [62] ») mais aussi déjà de *l'intérieur* sous la forme d'une paysannerie indisciplinée, la civilisation Chrétienne avait besoin d'une figure liminaire. Comme l'a montré Ronald Judy, si les Indiens n'étaient pas considérés comme « *irrationnels* » mais déraisonnables à la manière des enfants, c'est parce que l'attribution d'un statut de « *civilisés potentiels* » permettait à l'idéologie européenne d'assimiler et désactiver la menace qu'ils représentaient ; de les reléguer à une altérité inoffensive. Parce que l'associé subalterne [junior partner] racialisé se tient à cheval entre l'intérieur et l'extérieur, la raison et la déraison, il permet à l'épistémologie civilisationnelle de se positionner à la fois à l'intérieur et à l'extérieur de son propre ordre, et donc d'en maîtriser les contours. C'est en devenant le principe d'elle-même et de son *autre*, en faisant de *son* actualité le destin de toute potentialité, en apprenant à anticiper les forces de subversion et à leur accorder une place (subordonnée) dans son monde que l'humanisme devint le paradigme qui gouverne le social. « Le moment de l'histoire occidentale où la reconnaissance de mondes alternatifs devient possible (lors de la rencontre des Espagnols avec les Aztèques) est aussi le moment où l'humanisme atteint son hégémonie [63] ».

En ressort une ambivalence éthique devenue fondamentale pour la modernité, comme l'a montré Frank B. Wilderson : devons-nous imaginer l'émancipation en termes d'analogie entre « sauvage » et « colon », et nous organiser en revendiquant la souveraineté, l'humanité, l'inclusion et la reconnaissance (ce que fait le mouvement social) [64] ? Ou – et cela fonde l'héritage de la trahison raciale aux États-Unis – devons-nous poursuivre une alliance paradigmatique avec la noirceur [*blackness*], et désertir le projet de l'humanisme occidental ? C'est une décision qui doit être prise non seulement par les autochtones d'Amérique du Nord et les Juifs, dont la grammaire de la souffrance les laisse suspendus entre la dis-location génocidaire et la souveraineté subalterne, mais aussi par tout le monde. Ceux qui ne sont pas autochtones doivent également décider d'« ajuster ou non leur logique » à celle de l'ontologie génocidaire ou de se réconcilier avec le racisme contre les Noirs [65]. Cependant, si Wilderson considère que ce choix ne peut mener qu'à l'impossibilité d'appartenir au monde [*worldlessness*] et à la mort ontologique, l'insistance de Judy sur la racialisation comme réponse à la « possibilité d'une multitude d'autres mondes concrets » ouvre une autre voie : alors que le mouvement social hérite du projet civilisationnel qui consiste à intégrer toute extériorité et toute altérité via des inclusions partielles, tout en noircissant [*blackening*] ce qu'il ne peut digérer, la *trahison raciale ne cherche pas à inclure mais à faire exploser la fiction même d'une société unifiée*, en permettant à la multiplicité des mondes et des formes de vie que la société écrase sous son poids de jaillir.

On peut peut-être comprendre la récente réhabilitation de la pensée « vitaliste » en Amérique du Nord dans une perspective similaire : il ne s'agit pas tant de l'importation de la pensée communiste européenne que de la continuité de l'héritage américain de la trahison raciale sécessionniste. Une fois arrachée aux mâchoires de l'extrême-droite spiritualiste [66], une idée affective de la vie peut nous permettre de percevoir la multiplicité vitale qui gronde impitoyablement sous la surface de l'unité apparente de la civilisation, et de saper sa prétention à intégrer tous les sujets réels *et potentiels*. Par exemple, en appliquant cette idée au mouvement George Floyd, H. Bolin et Sonali Gupta décrivent la viralité des foules combattantes en

ces termes : « [c'est] un mode de contagion qui déstabilise la manière dont les groupes constitués se connectent les uns avec les autres et qui brouille leur position au sein de l'ordre établi, en vue de préparer le terrain sur lequel les pouvoirs destituants peuvent émerger [67] ».

Les stratégies néo-abolitionnistes anti-carcérales et les « réformes non réformistes » [68] qui ont débuté dans les années quatre-vingt étaient censées intervenir frontalement contre la gauche carcérale de l'époque, en aidant à « imaginer la possibilité de réduire le complexe industria-lo-carcéral et ainsi mettre fin à l'omniprésence de l'emprisonnement ». Mais avec le retour du mouvement réel, les abolitionnistes sont désormais confrontés à un choix délicat : s'accrocher à la stratégie des « réformes non réformistes » ou accepter la stratégie démolir-pour-abolir, apparue en réponse au meurtre de George Floyd. Si la trajectoire initiale de l'abolitionnisme a été détournée, pour que se produisent – dans le mouvement réel – de nouvelles échappées, il sera nécessaire de *casser le cadre*.

Le mouvement réel peut être capté et canalisé dans le mouvement social, il en est de même pour les organisations du mouvement social : elles peuvent être traversées par des devenirs qui les mettent en contact avec le mouvement réel et qui leur permettent de dépasser le cadre gestionnaire. C'est ce qui s'est passé au moment où le cortège de tête a transformé en même le mouvement contre la loi Travail [69]. C'est ce qui est arrivé l'été dernier quand les organisations officielles BLM à Chicago se sont laissées entraîner dans des confrontations [70] physiques [71] avec la police et quelques « étrointes taboues » [72] avec des pillards emprisonnés. C'est ce qui s'est passé dans le cas de la « culture *frontliner* » à Portland, lorsque des groupes nouveaux et variés ont commencé à débarquer au *Justice Center* avec des masques à gaz et des équipements de hockey, prêts pour la confrontation. Comme cela arrive souvent, un grand nombre de ces devenirs ont fini par être bloqués, détournés ou piégés dans une résurgence de la conscience activiste. Mais ces défections et ces recompositions ont été de véritables moments de dé-subjectivation et de désertion.

Il ne s'agit ni d'abandonner les mouvements sociaux, ni de nous jeter dedans ; nous devons plutôt faire exploser leur cadre, les faire éclater, les

forcer à *rencontrer* leur dehors et les maintenir dans ce contact. En bref, il faut les *faire fuir*. Ce que nous voulons est à la fois plus et moins qu'un mouvement social : plus antagoniste que ce que le cadre institutionnel ne pourra jamais exprimer (plus contagieux, plus viral, plus complexe, un mouvement qui puisse absorber les devenirs, les mutations, les autodestructions et la renaissance des sujets, et pas seulement la « reconnaissance » de leurs revendications actuelles) mais aussi moins qu'un mouvement social, car nous ne voulons pas toujours « apparaître » comme une entité sociale (pour les autres ou aux yeux du pouvoir), nous ne voulons pas jouer au jeu du discours, du dialogue, de la critique ou de la négociation. Nous sommes fatigués de ces jeux dont les règles sont truquées dès le départ.

L'anthropologue Pierres Clastres définit les « sociétés primitives » ou « sans classe » par les techniques qu'elles développent pour maintenir la fonction de l'État en suspend. Dans la même idée, nous devrions aujourd'hui chercher à identifier quelles caractéristiques ou quels aspects permettent aux luttes de se prémunir d'une capture de l'État mais aussi du dispositif du mouvement social. C'est, une fois encore, la raison pour laquelle certains d'entre nous ont commencé à théoriser la révolte et les potentialités communistes selon le schéma de la mémétique partisane. Les mêmes nous invitent à prendre au sérieux nos perceptions personnelles, puisqu'elles nous appellent à y répondre, à les *répéter*, en suivant les contours de notre propre vie, de notre propre situation, à y répondre d'une manière qui se répercute sur notre corps, tout en sapant les séparations figées par lesquelles l'ordre racial gouverne notre isolement. Pourtant, sur le long terme, cela ne suffit pas en soi à faire de nous des révolutionnaires. Les mêmes ne suffisent pas à fournir une forme vivante qui nous permette d'exister ensemble sur le long terme, d'habiter ensemble un monde partagé. Ce qu'ils peuvent faire, c'est *faire fuir* le dispositif du mouvement social, casser son cadre, refuser de se reconnaître et d'être reconnu par les discours et les représentations, rejeter sa temporalité épisodique, et stopper sa tendance à adopter, dans son langage pratique, les formes du sujet gouvernemental. Mais ces pratiques ne suffisent pas à échapper aux récupérations, aux captures ou aux épuisements cycliques, pas plus qu'elles ne constituent un

terreau dans lequel nous pouvons nous enraciner à long terme. Le même est un train en marche. À long terme, nous devons planter nos racines dans quelque chose d'un peu plus stable.

Contrairement aux Gilets Jaunes qui, en s'installant sur les ronds-points, ont déplacé le *lieu* du politique dans des endroits extrêmement proches de la vie quotidienne et l'ont *filtrée* par des blocages collectifs et des cabanes construites sur place, les efforts de territorialisation de la révolte George Floyd ont donné des résultats mitigés et souvent décevants. De la CHAZ à Seattle à la paranoïa armée de la zone sans flic du Wendy's à Atlanta [73], les expériences de création de lieux – trop hétérogènes sur le plan local pour être résumées en un seul modèle – n'ont généralement pas réussi à être suffisamment cohérentes pour dépasser le temps suspendu du mouvement. L'horizon du soulèvement George Floyd est resté, pour le meilleur ou pour le pire, l'horizon de l'émeute, et une fois ses capacités d'offensives étouffées, le mouvement réel n'a eu d'autre possibilité que de reculer.

ÉMEUTE POLITIQUE ET CASSE

Les capacités offensives du mouvement, ainsi que la perception qu'il a eu de sa propre puissance, se divisent en deux dynamiques. D'une part, les *émeutes politiques* visent les symboles et les lieux de pouvoir de l'État (mairies, palais de justice, commissariats de police, monuments et statues, mais aussi les médias) ; d'autre part, la casse [*storefront riots*] cible les marchandises, depuis les grandes surfaces et les banques jusqu'aux stations-services 7-11, aux magasins de téléphones portables, aux magasins Gamestops, etc. Alors que l'émeute politique adopte généralement une géographie stationnaire dans laquelle la foule tente de *repousser les lignes* de police et, si possible, de couler le navire ennemi, la casse se définit par une foule mobile qui *fuit* la police. Si ces deux phénomènes peuvent se produire le même jour, voire dans le même espace environnant (comme à Minneapolis), ils se distinguent non seulement par le choix des cibles, mais aussi par le dynamisme affectif qui organise la foule : avançons-nous ensemble ou reculons-nous,

allons-nous au contact ou nous éloignons-nous ? L'objectif est-il d'attaquer et de disperser la police, ou de l'éviter aussi longtemps que possible, tout en profitant de notre liberté momentanée ? Alors que l'émeute politique repose sur une mentalité de siège et dépend d'une conflictualité soutenue avec les agents qui défendent les bâtiments hautement symboliques du pouvoir d'État (par exemple, le *Justice Center* de Portland), pour ce qui est de la casse, l'expérience du pouvoir collectif est ressentie à travers un maelström de vandalisme, de pillage et d'incendie qui constelle sa trajectoire [74].

En général, lorsque les foules sont chassées des cibles étatiques, les émeutes politiques se transforment en épisodes de casse [40]. Parfois, les foules mobiles peuvent rencontrer des bâtiments étatiques en chemin, comme ce fut le cas lorsque le Bureau des services correctionnels a été incendié à Kenosha la deuxième nuit d'émeutes, mais cela ne remet pas fondamentalement en question la différence de dynamique en jeu entre les deux manières d'agir. Cette différence constitue le noyau de vérité au milieu du mensonge cynique proféré par l'État lorsqu'il tente, dans le cadre de sa stratégie de division et de conquête, de creuser un fossé entre les « bons » et les « mauvais émeutiers ». En réalité, la foule était déjà divisée, même si aucune des deux parties ne peut être réduite, comme l'État a cherché à le faire, à de la « criminalité pure » [75].

La combinaison de ces deux directions a entraîné une vague de destruction matérielle dépassant toutes les émeutes nord-américaines du vingtième siècle. Rien qu'entre le 26 mai et le 8 juin, on a recensé [76] entre un et deux milliards de dollars de dégâts et des mobilisations ont eu lieu dans pas moins de 1700 grandes et petites villes.

La paix libérale-démocratique ayant volé en éclats, la classe dirigeante a mobilisé toutes ses forces pour contenir cet assaut. Bien habituée aux « guerres de positions » [*siege battles*], la police n'a eu que peu de mal à encaisser les affrontements qui se contentaient de rester stationnaires. Même quand ceux-ci se sont éternisés, comme à Portland, les forces de l'ordre n'ont certainement jamais vraiment craint de devoir déplorer des morts ni de devoir céder leurs bases à la foule. En revanche, la rapidité et l'agilité des

pillages en voiture ont créé des problèmes imprévus : la police gagnait un bloc pour en perdre un autre, et dès qu'elle se retirait du premier endroit, les pillards revenaient [78]. Incapable de se battre *mano a mano* à l'échelle de la ville entière, la police a été obligée de trouver une autre méthode pour reprendre pied sur ce terrain. En conséquence, les forces de l'ordre ont initié une séquence sans précédent de contre-insurrection basée sur les infrastructures. À cet égard, la ville de Chicago a été pionnière en la matière. En réponse à la deuxième vague de pillages menés par des convois entre le 10 et le 12 août, la ville cybernétique a été remplacée par une architecture de forteresse médiévale conçue pour bloquer certains flux de circulation : les ponts ont été relevés, les bus de la ville ont été transformé en barricades mobiles et en navettes pour la police anti-émeutes, des camions d'assainissement, de déchets et de sel ont été déployés pour bloquer les routes et les autoroutes, des barrières en béton ont été installées dans les quartiers commerçants, etc. L'objectif était évident pour tout le monde : isoler concrètement la population noire des quartiers riches, lever le pont-levis du château face aux contrées sauvages qui l'entoure.

La contre-insurrection basée sur les infrastructures comporte des risques pour le pouvoir en place. À mesure que les moyens de reproduction de la ville sont mobilisés sur le théâtre des hostilités, le voile d'unité sociale qui recouvre la ville en temps de paix se rompt. Ainsi, en poussant l'ordre policier à réagir sur le plan des infrastructures, les pillages menés par des convois de voitures ont fini de destituer la fiction de paix sociale, une destitution sans précédent amorcée par les émeutes de la fin mai [79]. Toute prétention à la neutralité s'effondre : la police et les politiciens serrent les rangs et défendent comme un gang (ce qu'ils sont) leur territoire et les transports en commun sont brutalement suspendus [80]. Les villes du Capital se révèlent être à peine plus qu'un ensemble de dispositifs conçus pour canaliser la richesse vers les quartiers blancs tout en contenant à la marge le prolétariat racialisé dont elles dépendent, « inclus *en tant qu'exclus* ». Cette destitution visionnaire du pouvoir a marqué la limite ultime que la révolte de 2020 était capable d'atteindre, exposant de manière nue la cruauté sociale et la fragilité matérielle sur lesquelles repose le pouvoir économique et pol-

icier. Elle a prouvé qu'avec suffisamment de détermination, le contrôle des grandes villes américaines peut être arraché à la police pendant des jours et des jours, et que les avenues où vivent les riches peuvent être dévastées.

Mais la contre-offensive de la classe dirigeante a été rapide et efficace. Une fois ses centres *symboliques* évacués, ses vitrines huppées verrouillées ou placées sous surveillance policière 24 heures sur 24, les insurgés ont généralement été incapables de développer des stratégies alternatives efficaces pour poursuivre l'offensive. *Il a été facile d'humilier le pouvoir, mais difficile de le faire tomber.* C'est dans cette optique, en prenant un peu de recul, que la double dynamique de l'émeute politique et de la casse apparaît maintenant sous un jour différent, presque comme si cette division (entre *polis* et *oikos*) constituait les deux extrémités d'un seul dispositif dans lequel le pouvoir de l'insurrection s'était laissé piéger. À quoi ressemblerait le dépassement d'un tel dispositif ?

Selon un certain courant de pensée d'ultragauche, il faut que le vandalisme contre les marchandises remonte la chaîne d'approvisionnement en sens inverse, que la casse se transforme en un *vandalisme contre les infrastructures* capable de s'attaquer à la logistique policière en perturbant les flux circulatoires sur lesquels repose l'économie. De ce point de vue [81], court-circuiter le réseau artériel de la circulation capitaliste en ciblant les ports, les entrepôts et les usines représente une menace bien plus grande pour le pouvoir que de vider les points de vente dans les quartiers commerçants. D'où le suspense intense [82] qui a précédé le verdict de Breonna Taylor [83], tandis que les matérialistes fantasmaient des émeutes qui franchiraient le pas et perturberaient le WorldPort d'UPS, une artère clé de la circulation régionale des marchandises [84].

Plutôt que de partir de la carte du Capital et de travailler à rebours, nous devrions nous demander comment les impulsions que le mouvement lui-même a engendrées pourraient être poursuivies dans de nouvelles directions. D'une part, il est indéniable que les pillages en voitures (sans parler des pillages des trains de marchandises [85]) comportent déjà un certain degré de logistique partisane (communication cryptée, coordination mobile, maîtrise du terrain, entrée/sortie, etc.), mais celle-ci reste pourtant

subordonnée à la dynamique de la casse [86]. D'autre part, les occupations de la CHAZ/CHOP à Seattle, de la place en face du *Justice Center* fédéral à Portland et devant l'hôtel de ville de New-York témoignent toutes d'un puissant élan pour lancer des occupations pérennes. Pourtant le choix des emplacements a été subordonné à la dynamique de l'émeute politique [87].

Pour que le mouvement puisse briser le dispositif qui a capturé sa puissance, il faudrait dégager la tendance qu'à un mouvement à toujours vouloir se lancer dans des occupations de son inscription unilatérale dans l'émeute politique. Et deuxièmement, il faudrait étendre l'intelligence logistique du pillage menés par les convois de voitures au-delà de la forme de la casse.

Il est possible (mais pas si facile) d'imaginer que la culture *frontliner*, qui s'est généralement limitée à des affrontements de rue avec la police, fasse émerger un réel antagonisme contre le contexte des infrastructures. Au cours de l'insurrection contre l'autoritarisme de l'État chinois à Hong Kong, la dialectique de la répression et des ripostes s'est intensifiée au point que les jeunes manifestants ont déclaré la chasse ouverte au système de transport public de la ville. Quatre ans plus tôt, après le meurtre de Rémi Fraïse en France, les ZADistes se sont associés à des collectifs de victimes de violence policière pour organiser un week-end d'actions devant une usine de munitions de la police [88], avec pour résultat des manifestations fougueses et tellement risquées qu'elles ont entraîné la fermeture de l'usine pendant plusieurs jours. Si ces deux approches prennent leur force dans une vision qui *dépasse* l'ennemi social pour viser les réseaux d'infrastructures dont dépend son pouvoir, leur faiblesse se loge dans le fait que ces attaques, leur perpétuation et, dans le cas de l'usine de Nobelsport, l'éloignement du site par rapport à l'espace de la vie quotidienne des contestataires, requièrent une volonté épuisante.

À cet égard, lorsqu'il s'agit de combiner l'initiative logistique et la création d'occupations, le modèle inégalé reste celui des ronds-points des gilets jaunes [89]. En s'insérant dans l'espace et le temps de la vie quotidienne, en bloquant la circulation non pas à l'endroit le plus important pour *le capital* mais là où le capital entre dans l'espace de la vie quotidienne (par

les bretelles d'autoroute des zones péri-urbaines), ils ont politisé la membrane entre la vie et l'argent dans les conditions qu'ils avaient choisi. Le véritable horizon stratégique des blocages de l'arrière-pays n'est pas de suspendre *tout court* les flux de l'économie, mais de produire des bases territoriales habitées dans lesquels les flux de l'économie sont *restaurés* à un niveau où ils peuvent être *saisis* et *choisis*, sur la carte de la vie quotidienne. Comme les blocages [90] érigés par les enseignants d'Oaxaca en 2016 l'avaient déjà clairement démontré, les blocages réussis sont *sélectifs*. Le modèle n'est pas celui de la tranchée mais celui du filtre : les entreprises ennemies sont refoulées ou pillées, tandis qu'on laisse passer les membres de la communauté avec un sourire complice [91].

Cependant, un tel saut dans le contexte américain impliquerait une mutation qualitative pour laquelle il n'existe pas de chemin tout tracé. Un nouveau répertoire mémétique serait nécessaire, qui s'adresserait non seulement aux banlieues en déclin, mais aussi aux arrière-pays[hinterland] plus éloignés : occupations de stations-service et de postes de péage, opérations escargots, occupations de centres commerciaux vacants, pillage coordonné d'entrepôts Amazon et de trains de marchandises, etc. Rien de tout cela ne peut se produire sans que le mouvement ne pose le *problème* de manière radicalement différente.

Le choix du terrain d'affrontement est toujours une manière de se questionner sur la nature même de la guerre que l'on mène. Le problème de la logistique, tout comme celui du lieu, doit être interrogé de ce point de vue. Il n'y a pas de lien inhérent entre l'émeute, la grève et le blocage des infrastructures, pas plus qu'on ne peut envisager d'intensification naturelle ou quantitative, ni que celle-ci relierait organiquement ces différentes actions. Nous sommes ici confrontés à l'un des défis ultimes auquel tout mouvement insurrectionnel doit faire face : comment passer d'une conception de la guerre à une autre, d'une image de victoire à une autre, comment changer la nature du conflit *tout en combattant* ? Comment s'engager dans un conflit d'une part, mais aussi comment mener un « conflit dans le conflit », depuis l'intérieur, de sorte que nous puissions poser un nouveau problème [92] ?

Un nouveau soulèvement contre les meurtres de personnes noires perpétrés par la police pourrait-il ouvrir suffisamment largement le vortex pour mettre à mal le commandement capitaliste ? Est-il possible, depuis l'intérieur du moment démolitionniste, d'imaginer un deuxième, troisième ou quatrième « marqueur rythmique » qui introduirait une autre dynamique dans ces révoltes, comme cela s'est produit au Chili, lorsque la rébellion mémétique initiée par les étudiants a muté et a absorbé la rage des féministes, des communautés indigènes, des anarchistes et d'autres groupes, devenant un *antagonisme général* dans lequel la notion même de pouvoir constituant devient saisissable [93] ?

SANS FIN

Inutile de dire que ce monde est au bord du précipice. Les preuves sont partout. Pourtant, la catastrophe que nous vivons ne rend pas pour autant la révolution certaine. Ce qui est décisif, ce n'est pas de dénoncer ou de critiquer, mais d'étudier les coutures qui permettent aux situations de se fendre, qui laissent les antagonismes se propager et se généraliser, rétablissant mouvement et confiance dans nos vies *ici et maintenant*. Les luttes contemporaines ne se développent pas à partir d'idées ou d'idéologies, mais à partir de gestes qui donnent un sens à leur moment, des vérités situées qui méritent d'être défendues. Un million d'idées correctes sur le présent sont balayées par un seul acte qui modifie cette réalité.

Lorsque l'intolérable explose dans un nouveau scandale public, tout doit être fait pour le pousser à son irréversibilité. Comment, depuis le démolitionnisme, pouvons-nous nous tourner vers les expériences collectives de partage non monétisé ? Comment arrêter et désactiver les organes de représentation qui cherchent à nous incorporer et à nous désarmer ? Comment *quitter* le terrain du social tout en créant sur notre chemin des espaces de communion, de désertion et de contact ?

Si le mouvement s'est éteint pour l'instant, les fictions sur lesquelles repose la paix sociale restent plus fragiles que jamais. Rien n'est fini. Avec beaucoup de tact et un peu de chance, le prochain coup frappera encore plus fort.

1. [NdT] [The Long, Hot Summer-><https://brooklynrail.org/2020/07/field-notes/Prelude-to-a-Hot-American-Summer>], est un film de 1958 de Martin Ritt. Un vagabond soupçonné d'être un incendiaire arrive dans une petite ville du Sud des États-Unis et va troubler l'ordre établi détenu par le patriarche de la famille Varner.
2. [NdT] Voir l'article <https://lundi.am/Trahir-sa-race-sans-culpabiliser>.
3. [NdT] La nouvelle gauche désigne les mouvements de gauche et d'extrême-gauche étatsuniens nés des luttes étudiantes dans les années soixante et soixante-dix.
4. Paul Torino and Adrian Wohlleben, « Memes with Force : Lessons from the Yellow Vests », MuteMagazine, février 2019 (<https://www.metamute.org/editorial/articles/memes-force-%E2%80%93-lessons-yellow-vests>). Une interview sur Interchange Radio sur le sujet est aussi disponible ici : <https://wfhb.org/news/interchange-memes-with-force-transforming-the-political-imaginary>.
5. « Dans les insurrections contemporaines, cette structure hiérarchique de commandement et son mouvement concomitant vers l'unité sont remplacés par une forme d'intelligence collective immanente. Les gestes et la communication se répandent à travers une société de plus en plus fragmentée sans avoir à consolider de corps organisationnel ou d'identité cohérentes. Les actions et les tactiques, partagées sur Telegram ou les réseaux sociaux, sont détournées de manière à répondre aux besoins spécifiques des différents lieux et se répandent comme des memes ». Voir : <https://lundi.am/Au-Wendy-s-a-Atlanta-lors-du-soulevement-pour-George-Floyd-entre-paranoia-et>.
6. Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Anti-Oedipe, Capitalisme et schizophrénie*, Paris, Les éditions de Minuit, 1972, p. 379. ["leaving, escaping, but while causing more escapes"]
7. <https://twitter.com/MPHProject/status/1116760796955062272?s=20>
8. <https://www.youtube.com/watch?v=txDOLHFLfW0>
9. <https://ciudadaniai.org/en/chile.html>
10. [Ndt] Mouvement qui sera ralenti par la pandémie de covid et l'organisation par le gouvernement d'un référendum qui appelle les gens à se prononcer sur un changement de constitution.
11. <https://nasacs.wordpress.com/2012/04/26/yes-and/>
12. <https://illwill.com/continue-the-beginning>
13. Occupy Wall Street s'est d'abord construit suivant une logique mémétique. Le même était le suivant : « prendre une place, établir des circuits autonomes de reproduction sociale, prendre les décisions par consensus, défendre l'occupation si nécessaire ». En principe, toute personne qui se présentait pouvait participer : aucune appartenance « préalable » n'était nécessaire. Pas plus qu'on ne formulait de « revendications » centrales qui rattachaient le mouvement à un sujet social particulier et a priori. Cependant, en l'espace de quelques semaines, le mouvement s'est de lui-même rigoureusement institutionnalisé : procéduralisme démocratique, interminables « groupes de travail » et militants en odeur de sainteté ont causé un repli du mouvement sur lui-même, dirigeant toute son énergie vers l'intérieur plutôt que vers l'extérieur. Lorsque nous avons rejoint l'occupation, nous étions des singularités, mais « participer » a fini par vouloir dire se

mobiliser dans des assemblées – entièrement structurées sur la centralisation des prises de décision et sur l'obession de la représentation. Très vite, les seuls moments qui nous ont paru puissants ont été ceux où l'État a pris l'initiative d'expulser les occupations, interrompant ainsi la chambre d'écho démocratique. Occupy nous a appris deux choses. (1) L'antagonisme central ne se situe plus aujourd'hui entre méthodes d'organisation verticales et méthodes horizontales, pas non plus dans le fait de s'organiser à l'intérieur ou à l'extérieur des procédures institutionnelles formelles, car toute action de masse sérieuse est aujourd'hui horizontale, et que seuls les mouvements qui commencent en dehors des institutions pourront un jour constituer une menace. (2) En réalité, l'opposition fondamentale se situe entre les mouvements qui conservent le cadre de la politique classique (c'est-à-dire celle dont les moyens reposent sur le discours et le dialogue et qui ne peut atteindre ses fins que parce que son influence symbolique et hégémonique progresse dans la société civile) et les mouvements qui remettent en question le dispositif du « discours politique » et de la représentation en ce qu'ils évitent toute référence à un sujet constitutif et qu'ils développent d'autres modes de collaboration et de communication. Cela dit, bien que cette différence soit toujours déterminante, nous continuerons très probablement dans les années à venir à assister à d'étranges mélanges.

14. Le préfixe ante- signale que l'événement de la révolte ne part pas de rien, mais qu'il mobilise des formes vitales « déjà présentes dans une certaine mesure » avant lui. Voir K.N. et Paul Torino, « Life, War, and Politics : After the George Floyd Rebellion », *Ill Will*, novembre 2020, partie III (<https://illwill.com/life-war-politics>). Une idée analogue est le point de départ de ce que Moten et Harney appellent dans *The Undercommons* : les « surrounds » [qu'on peut traduire à la fois par « ce qui encercle » et par « l'entourgae »].
15. « Qu'est-ce qu'une revendication ? [...], [c'est] un contrat, c'est la date d'expiration garantie d'une lutte, ce qui mène à sa conclusion ». Johann Kaspar, « We Demand Nothing ». Publié à l'origine dans *Fire to the Prisons* (numéro7) en 2009 (<https://theanarchistlibrary.org/library/johann-kaspar-we-demand-nothing>).
16. « Ce sont les gestes qui se servent de nous ; nous sommes leurs instruments, leurs marionnettes, leurs incarnations. » Milan Kundera, dans *Immortalité*, [consulté en ligne sur <https://livre1.com/lis/immortalite/chapitre-2/> ; NdT].
17. <https://www.youtube.com/watch?v=BNd2im6zYno>
18. <https://www.cooperativa.cl/noticias/pais/transportes/metro/usuarios-realizaron-evasion-masiva-en-metro-baquedano/2014-09-05/193114.html>
19. https://www.youtube.com/watch?v=Ix_YQK65jBc
20. Par « politique », nous désignons les conflits de la vie quotidienne qui s'intensifient jusqu'au point où il faut prendre parti, où la neutralité n'est plus possible. Il n'y a donc pas de gestes ni de pratiques spécifiquement politiques (parler, débattre, voter, etc.). Et inversement : tous les gestes, toutes les pratiques sont potentiellement politiques ou antépolitiques, y compris le discours à condition, bien sûr, de parler depuis une polarisation, et non du dessus. Lorsqu'un conflit devient suffisamment intense, les gestes et les relations qui jusque là étaient inoffensives se chargent soudainement en intensité et entraînent dans leur tourbillon d'autres formes et d'autres matériaux. Plus tard, une fois le conflit retombé, les pratiques ou les slogans polarisés seront soit réabsorbés dans la banalité de la vie quotidienne, soit abandonnés.
21. « Masse et classe n'ont pas les mêmes contours ni la même dynamique, bien que le même groupe soit affecté des deux signes. [...] Les mouvements de masse se précipitent et se relient' (ou s'estompent pour un long

moment, avec de longues stupeurs) mais sautent d'une classe à l'autre, passent par des mutations, dégagent ou émettent des quanta nouveaux qui viennent modifier les rapports de classe, remettre en question leur scodage et leur reterritorialisation, faire passer ailleurs de nouvelles lignes de fuite. Il y a toujours une carte variable des masses sous la reproduction des classes ». Deleuze et Guattari, *Mille plateaux*, p. 270.

22. Pour simplifier, suivions l'hypothèse suivante : la voie la plus opportune pour ouvrir un nouvel horizon de désertion et d'invention communiste d'ampleur réside dans la propagation de l'anarchie ou de l'ingouvernabilité. Cependant, puisque nous ne pouvons pas connaître la forme future de cet horizon, et que nous ne voulons pas tomber dans le piège prophétique de « l'attente du Grand Soir », nous ne devons pas parier sur la potentialité révolutionnaire dans une projection probabiliste mais dans notre lien sensible à la réalité, dans ce que nous concevons comme la dignité et la joie ici et maintenant, dans le monde qui est, et non dans le monde qui devrait être.
23. Au sujet de la récupération des mouvements mémétiques par la droite, voir l'article et l'interview cités ci-dessus dans la note 4.
24. [NdT] Commissions mises en œuvre par des citoyens avec pour but d'exercer une surveillance des services de police.
25. De même que, dans la religion sensorielle du Spectacle, le statut transcendant de la marchandise dépend en « dernière instance » de la capacité de la police à projeter son pouvoir bien au-delà de ses moyens physiques, le pillage annonce, dans le domaine du sensible, le retour au profane des marchandises et des flics : désormais, la police n'est que là où elle apparaît, et les marchandises ne peuvent être « possédées » que si elles sont transportées ou consommées sur place. En réduisant le pouvoir et la consommation au domaine de l'usage libre, le pillage permet de ressentir l'absence d'autorité d'une manière qui, ailleurs, serait impossible.
26. <https://itsgoingdown.org/welcome-to-the-party-the-george-floyd-uprising-in-nyc/>
27. <https://eu.rgj.com/story/news/2020/05/31/reno-protests-largely-peaceful-day-devolved-into-chaos-vandalism/5298220002/>
28. <https://komonews.com/news/local/police-justice-center-attacked-set-on-fire-in-portland-protest-riot-declared>
29. [NdT] ICE = service de police fédérale chargé de la traque des sans-papiers.
30. Nous ne disposons à ce jour pas d'une description complète des éléments qui ont joué dans cette décision, mais on peut lire une analyse partielle dans une interview du collectif Liaisons. Voir « Tout semble simple et complexe, fragile et puissant, Témoignage de la zone autonome de Seattle » 16 juin 2020. En ligne ici : <https://fr.liaisonshq.com/2020/06/16/tout-semble-simple-et-complexe-fragile-et-puissant-temoignage-de-la-zone-autonome-de-seattle/>. Comme l'a montré le soulèvement de Bogota, il n'est pas nécessaire d'accepter un choix forcé entre occupation ou démolition.
31. Quelques mois plus tard, les fenêtres du palais de justice de Kenosha (Wisconsin) ont été défoncées à coup de cocktails Molotov mais le feu n'a pas pris ; et un petit bureau de libération conditionnelle a également été incendié. Voir Fran, JF, Lane, « In the Eye of the Storm : A Report from Kenosha », Hard Crackers, septembre 2020. En ligne ici : <https://hardcrackers.com/eye-storm-report-kenosha/>

32. <https://www.bloomberg.com/news/articles/2020-09-10/dozens-of-police-stations-attacked-as-bogota-erupts-in-violence>
33. <https://www.cbsnews.com/news/nigeria-prison-break-owerri-1800-inmates-escape-in-attack/>
34. <https://illwill.com/from-freeway-shutdowns-to-cop-free-zones>
35. Phil Neel aboutit à une conclusion similaire : « Alors que la naissance de la zone autonome semblait annoncer l'inverse, elle décollait en fait des premiers signes d'asphyxie du mouvement. Même si ce phénomène a donné un élan spectaculaire aux événements qui se déroulaient ailleurs et même s'il a offert une brève expérience transformationnelle à une petite poignée de personnes, il a également acté toutes les régressions tactiques qui avaient déjà pris forme à mesure que le mouvement social progressait et étrangeait le mouvement réel et sous-jacent. En effet, le premier acte de ce soulèvement national, embrasé par l'incendie d'un commissariat, s'est conclu symétriquement, par le refus des manifestants de brûler un autre commissariat [à Seattle], abandonné par les forces de l'ordre comme au premier acte. » Voir Phil Neel, « La spirale » dans *Hinterland*, Nouveau paysage de classes et de conflits aux États-Unis, Caen, Grévis, 2020, p. 266 [traduction reprise], ou en ligne sur : <https://lundi.am/La-spirale>.
36. <https://illwill.com/the-return-of-john-brown-white-race-traitors-in-the-2020-uprising>
37. La fête est finie, « Le bel enfer », 2004, <http://lafeteestfinie.free.fr/enfer.htm>.
38. Tobi Haslett, « Magic Actions, Looking back on the George Floyd rebellion » N+1, mai 2021. En ligne : <https://nplusonemag.com/online-only/online-only/magic-actions/>
39. <https://www.youtube.com/watch?v=N2QfxA5PDpw>
40. Laurent Jeanpierre, In Girum, Les leçons politiques des ronds-points, Paris, La Découverte, 2019, p. 19. Autre exemple d'une formulation négative, particulièrement réfléchi mais en fin de compte inadéquat : le collectif Endnotes, qui a récemment caractérisé les mouvements révolutionnaires de notre époque de « non-mouvements », à la suite d'Asef Bayat. Voir Endnotes, « Onward Barbarians ». En ligne ici : <https://lundi.am/Barbares-en-avant-Endnotes>
41. Laurent Jeanpierre, In Girum, p. 27 : « Selon la majorité des gilets jaunes, la politique ne trouve pas sa consistance dans les discours et n'est pas avant tout affaire d'opinion, de revendications, de programme ».
42. Maurice Blanchot, « Affirmer la rupture » (1968), dans *Écrits politiques, 1953-1993*, p. 88-89. Par ailleurs, c'est ici qu'on trouve l'une des premières formulations rigoureuses du concept de pouvoir destituant.
43. Hannah Black, « Go Outside », *Art Forum*, décembre 2020. En ligne sur : <https://www.artforum.com/print/202009/hannah-black-s-year-in-review-84376>
44. <https://illwill.com/theses-on-the-george-floyd-rebellion>
45. [NdT] Appelée également « la Colonie Perdue », Croatoan fut l'une des premières colonies en Amérique du Nord (dans l'actuelle Caroline du Nord). Un premier groupe de colons disparut mystérieusement en 1590 sans laisser de trace, mis à part le mot « Croatoan » gravé sur un arbre. Un second disparu après trois ans

faute d'approvisionnement venant d'Angleterre. Il est probable que ces « disparitions » soient en réalité une simple assimilation aux populations indiennes environnantes.

46. [NdT] Les « guerres des Lowry » ont eu lieu en Caroline du Nord pendant la guerre civile. Menée par Henry Berry Lowry (dont le père et le frère furent assassinés par des soldats de la Confederate Home Guard), une bande composée d'Amérindiens, de Blancs pauvres et d'Afro-Américains ont mené une guérilla contre l'establishment sudiste de 1864 à 1872. Pendant près d'une décennie, Henry Berry Lowry mène des raids dans le sud de la Caroline du Nord, principalement dans le comté de Robeson, contre des Blancs de classe supérieure. Il participe à l'assassinat du « chef présumé » du Ku Klux Klan local. Il est alors le hors-la-loi le plus traqué de l'histoire de l'État. Après leurs opérations, les membres du groupe s'échappent prennent l'habitude de s'enfuir dans les marais environnants : une tactique qu'ils utiliseront à maintes reprises et qui s'avérera très efficace pour ne pas être capturé.
47. [NdT] Pendant la guerre de Sécession, en 1862, un fermier du Mississippi, Newton Knight, infirmier dans les rangs des États confédérés, prend la tête d'une révolte de déserteurs et d'esclaves noirs en fuite. Ils créent bientôt le Free State of Jones, un État rebelle où tous les hommes, Blancs et Noirs, sont égaux.
48. <https://libcom.org/library/dixie-be-damned-300-years-insurrection-american-south-neal-shirley-saralee-stafford>
49. Bien qu'aucun de ces exemples ne soit exempt de contradictions, ils témoignent qu'au sein des différents groupes raciaux, les insurgés appauvris n'ont eu de cesse d'avoir pour objectif « l'égalité », les « désertions massives » et (selon le rapport du Conseil au gouverneur à la suite de la rébellion de Nathaniel Bacon) de « vains espoirs d'arracher l'ensemble du comté à sa Majesté et de le prendre en main ». Voir Howard Zinn, *Histoire populaire des États-Unis*, 2002.
50. Kiersten Solt, « Sept thèses sur la destitution (Après Endnotes) », février 2021, en ligne : <https://lundi.am/Sept-theses-sur-la-destitution-apres-Endnotes>.
51. Maurice Blanchot, *La communauté inavouée*, p. 16.
52. Keno Evol, « Daunte Wright : A Billion Clusters of Rebellion and Starlight », *Mn Artists*, avril 2021. En ligne : <https://mnartists.walkerart.org/daunte-wright-a-billion-clusters-of-rebellion-and-starlight>
53. David Galula, *Contre-insurrection : théorie et pratique*, 1964.
54. Laurent Jeanpierre, In Girum, p. 19.
55. Comme le note Phil Neel, peu importe que les gens de gauche qui mettent en œuvre cette répression de substitution soient conscients de leur véritable rôle politique, ou qu'ils travaillent ouvertement avec la police. Le fait qu'« ils considèrent sincèrement qu'ils font avancer le mouvement, même s'ils l'étouffent » rend l'opération d'autant plus efficace. Voir le chapitre « La spirale » dans *Hinterland*.
56. <https://www.nytimes.com/interactive/2020/02/12/magazine/1619-project-slave-auction-sites.html>
57. « C'est ainsi que Las Casas et les planteurs pactisèrent. S'ils étaient à couteaux tirés sur le travail des Indiens,

ils s'entendirent sur le travail des Noirs [...] La justice envers les Indiens fut achetée au prix de l'injustice envers les Africains. Le Protecteur belliqueux des Indiens devint un promoteur bienveillant de l'esclavage des Noirs et de la traite des esclaves ». Eric Williams, *From Columbus to Castro*, 1970, p.43. Bien que Las Casas ait plus tard regretté son idée, Williams note que ses regrets conservaient une grammaire raciste, et souligne une « erreur empirique » concernant la physionomie africaine mais ne remarque pas l'erreur de jugement moral universel sur la dignité de toute vie.

58. Bartholomé de Las Casas était un colon espagnol qui utilisera plus tard sa position religieuse pour tenter d'arrêter (ou, lorsque cela s'avérait impossible, de freiner) la vague de violence génocidaire qui s'est déchaînée contre les Natifs Américains durant les premières phases de la colonisation de l'Amérique centrale. Dans ses audiences avec le roi, il adopte une approche stratégique, remet en cause non pas la légitimité de la conquête en soi mais ses méthodes ; il insiste sur la morale et l'urgence matérielle-financière d'introduire dans les missions coloniales l'ordre et la surveillance qui, il espère, mettront un frein à la violence gratuite des colons. En cela, on peut considérer qu'il préfigure des projets comme les comités de surveillance de la police ou les réformes politiques qui visent à réduire la violence de l'État sans le supprimer. En même temps, Las Casas a également été l'un des premiers Européens à défendre la « juste cause » de la lutte armée pour l'autodétermination des « Indiens », ce qui lui valu d'être considéré pendant longtemps comme l'un des précurseurs des politiques décoloniales et abolitionnistes. Que l'on préfère souligner son rôle de colonisateur, de réformateur humaniste ou de partisan de la décolonisation (ou un mélange des trois), ce qui est certain, c'est que lorsqu'il commence à prendre conscience que « la civilisation n'est pas singulière mais plurielle », sa sensibilité à la « discontemporanéité des développements historiques et à la relativité de la position européenne » (comme l'a dit Enzensberger), Las Casas n'était pas seulement le premier sujet véritablement moderne, mais la figure qui illustre le mieux le dispositif par lequel la conscience politique moderne recouvre cette conscience par une subsumption morale de l'altérité, et par la ruse de l'analogie avec laquelle la modernité tente de gouverner son propre extérieur. (Citation extraite de Hans Magnus Enzensberger, « Las Casas, or a Look Backwards into the Future », *Zig Zag : The Politics of Culture and Vice Versa*, 1998, p. 90-93).
59. <https://illwill.com/print/the-prison-slave-as-hegemony-silent-scandal>
60. Voir Saidiya Hartman, *Scenes of subjection*.
61. Lawrence Clayton, « Bartolomé de las Casas and the African Slave Trade », *History Compass*, 7/6, 2009.
62. Ronald Judy, *(Dis)forming the American Canon : African-Arabic Slave Narratives and the Vernacular*, 1993, p. 81.
63. Ronald Judy, *(Dis)forming the American Canon*, 83 : « La pensée, en tant que partie de l'essence de l'homme, est considérée comme ce qui permet de distinguer le bien du mal, mais elle le fait selon un ordre universel qui traduit logiquement les *praecepta prima* en préceptes secondaires qui servent de base à tous les codes de comportement social » (c'est moi qui souligne).
64. Cette analogie jette les bases de « l'ensemble des questions intra-coloniales qui fondent les dilemmes éthiques [de l'Occident] (c'est-à-dire le marxisme, le féminisme, la psychanalyse) ». Frank B. Wilderson, *Red, White, and Black : Cinema and the Structure of U.S. Antagonisms*, 2010, p. 215-219.
65. Wilderson, *Red, White, and Black*, p. 219.

66. Les « Indiens métropolitains » (indiani metropolitani) du mouvement autonome italien (et peut-être déjà dans le cercle autour de Cesarano une décennie auparavant) n'ont pas été les seuls à avoir tenté de remettre au goût du jour les politiques vitalistes dans le contexte d'un mouvement de jeunes antifascistes et anticapitalistes : on peut retrouver cette même tentative chez des groupes révolutionnaires américains des années soixante et soixante-dix, comme MOVE et Up Against the Wall/Motherfucker. Sur les vitalismes de gauche et de droite, voir Alberto Toscano, « Vital Strategies », en ligne : https://www.academia.edu/709389/Vital_strategies_Maurizio_Lazzarato_and_the_metaphysics_of_contemporary_capitalism
67. Sonali Gupta et H. Bolin, « Virality. Against a Standard Unit of Life » e-flux, février 2021. En ligne : <https://www.e-flux.com/journal/115/373014/virality-against-a-standard-unit-of-life>
68. <https://www.crimeandjustice.org.uk/publications/cjm/edition/cjm-77-exploring-penal-reform>
69. <https://illwill.com/continue-the-beginning>
70. <https://www.blacklivesmatterchicago.com/lessons-from-grant-park-report/>
71. <https://itsgoingdown.org/accounts-from-the-battle-of-grant-park-how-chicago-demonstrators-pushed-back-the-police-and-nearly-toppled-a-statue/>
72. [NdT] BLM Chicago a soutenu les personnes interpellées pour des pillages pendant le mouvement George Floyd. <https://www.nbcchicago.com/news/local/black-lives-matter-on-chicago-looting-black-lives-more-important-than-downtown-corporations/2320685>.
73. <https://lundi.am/Au-Wendy-s-a-Atlanta-lors-du-soulevement-pour-George-Floyd-entre-paranoia-et>
74. Dans l'un des meilleurs textes produits l'été dernier, « The Siege of the Third Precinct of Minneapolis : An Account and an Analysis » (CrimethInc, juin 2020), ces deux dynamismes ne sont théorisés que du point de vue de l'agenda de l'émeute politique. Bien que la description proposée dans ce texte soit la plus proche de l'hostilité organisée qu'on a pu voir « sur le terrain », cette théorie de la composition est trop rapide pour appréhender tous les aspects de la situation dans un seul type de foule. Selon les auteurs, la caractéristique centrale qui autorise à prendre en compte le rôle des « pillards » dans la composition de la foule (à côté des médecins, des lanceurs de projectiles, des pointeurs de laser, des personnes qui prennent en charge les systèmes sonores ou de communication, etc.) lors d'une émeute politique c'est qu'ils contribuent à une « ingouvernabilité » généralisée de l'ensemble de la situation. Ce point de vue est compréhensible étant donné la brièveté de l'article, qui cherche à cartographier la constellation des forces ayant conduit à l'incendie du Third Precinct, mais il semble important de reconnaître la différence de nature entre les deux dynamismes au niveau de leurs cibles, de leur mouvement, ou encore de leur orientation par rapport à l'ennemi, etc. dans une théorie plus large de la « foule » insurgée au vingt-et-unième siècle. L'émeute politique et la casse constituent des types de foules distincts : même lorsqu'elles coexistent de part et d'autre d'un même parking, comme devant le magasin Target en face du Third Precinct, passer de l'une à l'autre implique une mutation et un devenir, un « resserrement » et un « relâchement » comme disait Elias Canetti.
75. Bien entendu, on peut voir de nombreuses variations locales : parfois, l'une des dynamiques domine au détriment de l'autre. Par exemple, le long summer qu'a connu Portland a été marqué par des émeutes politiques très intenses, avec peu ou pas d'occasions de pillage, alors que les épisodes de casse à Chicago se sont déroulés sans aucune attaque contre les biens de l'État ni affrontements statiques entre la foule et la police.

76. À propos de la distinction entre les « bons » et « mauvais » émeutiers, voir Nevada, « Imaginary Enemies : Myth and Abolition in the Minneapolis Rebellion », Ill Will, novembre 2020. En ligne : <https://illwill.com/imaginary-enemies>. Là où la doctrine étatique parle de « bons » et de « mauvais » émeutiers, nous parlons d'émeutes politiques et de casse.
77. <https://www.axios.com/riots-cost-property-damage-276c9bcc-a455-4067-b06a-66f9db4cea9c.html>
78. Shemon et Arturo ont analysé admirablement l'émergence de ces convois de voitures préparés au pillage après le meurtre de Walter Wallace à Philadelphie. Voir Shemon et Arturo, « Cars, Riots, and Black Liberation », Mute, novembre 2020. En ligne : <https://www.metamute.org/editorial/articles/cars-riots-black-liberation>. Cependant, j'ajouterais que la généalogie de la lutte avec des véhicules ne se limite en aucun cas aux révoltes pour la libération noire. Des opérations escargots de « Black Smoke Matters » [mobilisation de conducteurs de poids-lourds] aux essais de trois mille motos et cyclomoteurs pendant le soulèvement de Porto Rico (<https://twitter.com/ibrahimpz/status/1151679742841671680>), en passant par Hong Kong où des foules de gens se sont mis à faire le taxi pour mettre des manifestants à l'abri [pendant l'occupation de l'Université polytechnique en novembre 2019], le déploiement tactique de véhicules personnels est devenu une caractéristique de plus en plus présente dans la grammaire d'actions internationales. Chacun de ces cas constitue une innovation tactique parce qu'il transforme en force d'intervention l'usage de véhicules privés, mais en ce qui concerne sa transformation en arme, il me semble qu'une séquence particulière commence en 2016 lorsque, au plus fort des affrontements à Standing Rock, des véhicules individuels ont été utilisés pour faire des barricades et bloquer la route principale menant au chantier du DAPL, avant d'être incendiés par les manifestants que la police avait attaqués. Un an plus tard, la droite a répondu à Standing Rock : à Charlottesville en 2017, James Fields a délibérément foncé avec sa voiture dans une foule de manifestants antifascistes, assassinant Heather Heyer. Depuis lors, les véhicules sont devenus un élément tactique et affectif permanent dans les conflits à l'échelle de la rue, depuis les acrobaties et les convois d'assistance pendant le Covid jusqu'à la première apparition ratée de flottilles dans les mobilisations pro-Trump. Rien n'est plus américain que d'emmener à la manif tout ce qui traîne dans son garage.
79. Le concept de destitution a été analysé dans une lettre publiée sur Ill Will l'année dernière (<https://illwill.com/demotioninterrupted>) : « D'une part, [la destitution] renvoie à l'action de vider le gouvernement de ses fictions (sa prétention à l'universalité, à l'impartialité, à la légalité ou au consensus) ; d'autre part, il renvoie [à] la restauration d'une expérience pleine et positive. Les deux processus sont liés comme les deux faces d'un ruban de Möbius : là où ceux qui sont habituellement condamnés à être spectateurs du monde (les exclus, les impuissants) deviennent soudainement partie prenante de leur situation, participants actifs d'une polarisation éthique, la classe dirigeante est invariablement entraînée dans la polarisation et ne peut éviter de montrer son caractère partisan. La police devient un gang de plus parmi les gangs ».
80. <https://www.latimes.com/california/story/2020-05-31/looting-vandalism-leaves-downtown-l-a-stunned>
81. <https://no-new-ideas-press.tumblr.com/post/127811104891/counter-logistics-is-not-simply-a-matter>
82. <https://itsgoingdown.org/breeway-freeway-american-frontliners/>
83. [NdT] Jeune infirmière noire tuée par balles par des policiers lors d'une perquisition à son domicile dans la nuit du 12 au 13 mars 2020. La police a par la suite reconnu s'être trompé de domicile à perquisitionner.
84. Comme Shemon et Arturo l'ont récemment observé, il y a une « limite évidente entre l'émeute et la grève

[logistique] », de sorte qu'il est peut-être tout simplement irréaliste de s'attendre à ce que BLM, en tant que mode d'action, autorise ou invite à dépasser le niveau des actions syndicales dans les usines, les entrepôts et les ports. Voir Shemon et Arturo, « After the Tear Gas Clears », *It's Going Down* (interview en podcast), en ligne ici : <https://itsgoingdown.org/after-the-tear-gas-clears-a-discussion-on-the-revolutionary-horizon-post-rebellion/>. Le Wendy's d'Atlanta est une exception dans cette série, car le choix du lieu n'obéissait à aucun des deux horizons indiqués ici ; il semble n'avoir eu d'autre horizon que lui-même.

85. <https://www.rt.com/usa/490627-looters-rob-moving-train-chicago/>
86. Ce fait est parfois aussi bien observé par les pouvoirs en place. Comme l'a déclaré le président chilien Sebastián Pinera, « Nous sommes en guerre contre un ennemi puissant [...] Nous sommes très conscients que [les manifestants] ont un degré d'organisation et de logistique qui est caractéristique d'une organisation criminelle » (discours public du 20 octobre 2019).
87. L'occupation du Wendy's d'Atlanta est une exception dans cette séquence, puisqu'elle a lieu dans un quartier pauvre et majoritairement noir, loin des lieux de pouvoir et des vitrines.
88. <https://illwill.com/reportback-weekend-of-actions-against-police-machinery>
89. Sur ce point, voir la discussion sur la destitution et le lieu dans Wohleben et Torino, « Memes with Force » (note de bas de page 1).
90. <https://itsgoingdown.org/wp-content/uploads/2016/07/map-blockades-barricades-repression-oaxaca-2016-1024x663.png>
91. Comme l'expliquait à l'époque un enseignant de collège à NPR [<https://www.npr.org/sections/parallels/2016/07/09/485274389/a-mexican-teachers-strike-turns-deadly>], « [nous laissons passer] les voitures, mais pas les camions transportant des marchandises pour les grandes entreprises comme Wal-Mart et Coca-Cola ».
92. Sur ce point, voir K.N. et Paul Torino, « Life, War, Politics », *Ill Will*, novembre 2020. En ligne : <https://illwill.com/life-war-politics>. Parmi les meilleurs exemples des difficultés en jeu lorsqu'on mène un « confit dans le conflit », on peut citer l'effort des habitants de la ZAD de Notre-dame-des-Landes, pour repenser et déplacer le cadre de leur lutte après que l'État leur a accordé une victoire et a annulé la construction de l'aéroport qu'ils bloquaient. Voir Mauvaise Troupe, « Considérations sur la victoire (et ses conséquences) », *Lundi Matin*, n°211, 8 octobre 2019.
93. Sur la révolte chilienne et l'idée de « marqueurs rythmiques » qui ont permis sa propagation, voir Rodrigo Karmy Bolton, « The Anarchy of Beginnings. Notes on the Rhythmicity of Revolt », *Ill Will*, mai 2020. En ligne : <https://illwill.com/the-anarchy-of-beginnings-notes-on-the-rhythmicity-of-revolt>. Il est intéressant de noter que le concept de Karmy reste situé de manière ambivalente entre le problème trotskiste d'une « convergence des luttes », qu'il veut manifestement éviter dans sa pensée de l'événement, et une autre image virale de la politique pour laquelle il n'a pas encore de nom. Loin d'être une faiblesse théorique, cette ambivalence est simplement le dilemme structurant de notre époque.

Lorsque l'intolérable explose
dans un nouveau scandale
public, tout doit être fait
pour le pousser à son
irréversibilité.

